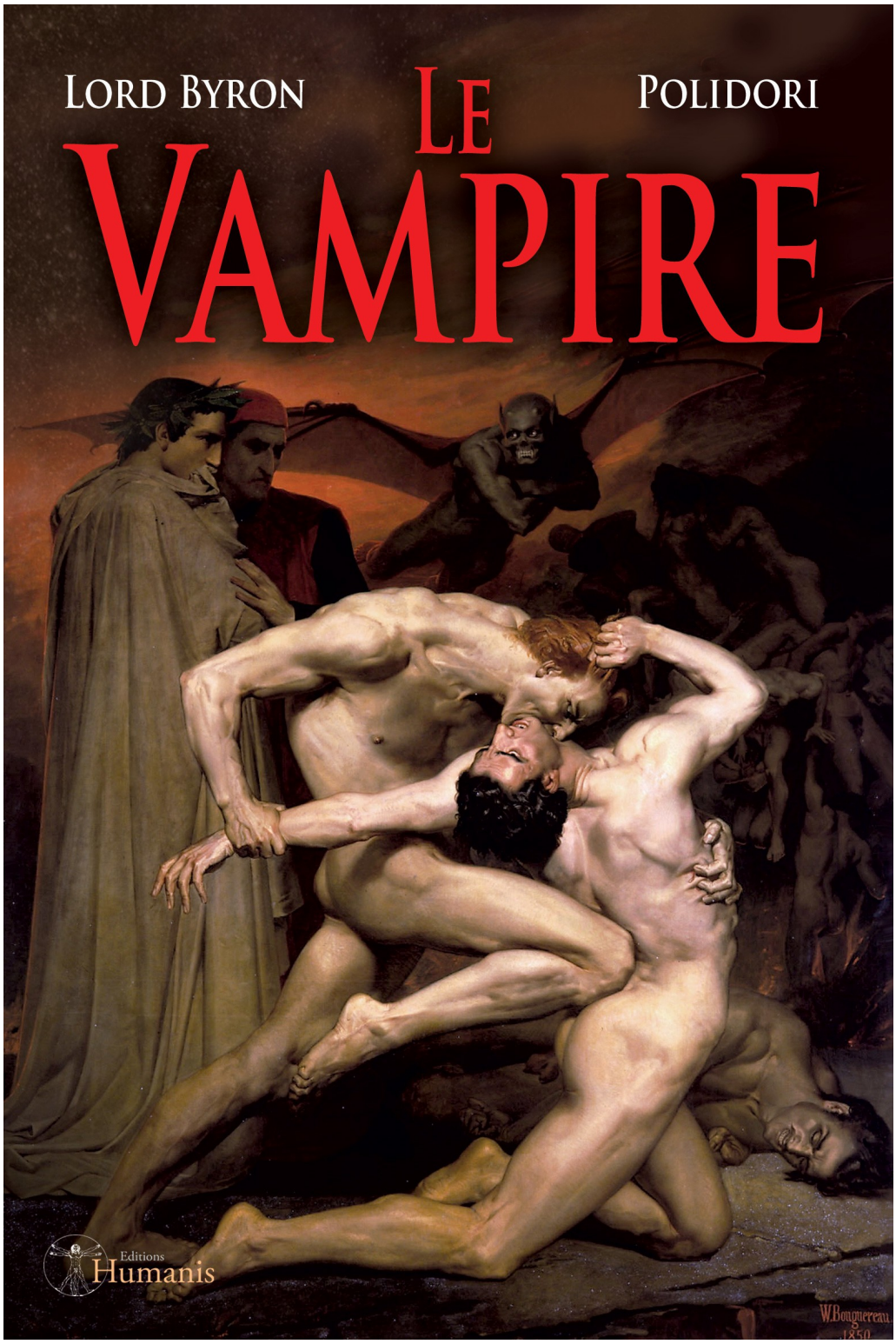
Lord Byron

Polidori

Le Vampire



Editions Humanis

Lord Byron & John William Polidori

Le Vampire

Seconde édition

Éditions Humanis

Collection Classiques

Table des matières

Avertissement :
Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Comprend 11 illustrations - 12 notes de bas de page - Environ 98 pages au format Ebook.
Sommaire interactif avec hyperliens.

Préface **2**
Polidori ou Byron ? 2
Polidori : vie d'une étoile filante 2
Le Vampire : un succès immédiat 2
Introduction **2**
Le Vampire – *John William Polidori* **2**

L'enterrement : un fragment – *Lord Byron* ..... -
Les Ténèbres – *Lord Byron* ..... -
La Fiancée de Corinthe – *Wolfgang Goethe* ..... -
Le Vampire – *John Stagg* ..... -

@ Éditions Humanis, 2012-2018. Tous droits réservés.

BP 32059 – 98 897 Nouméa
Nouvelle-Calédonie

Mail : luc@editions-humanis.com

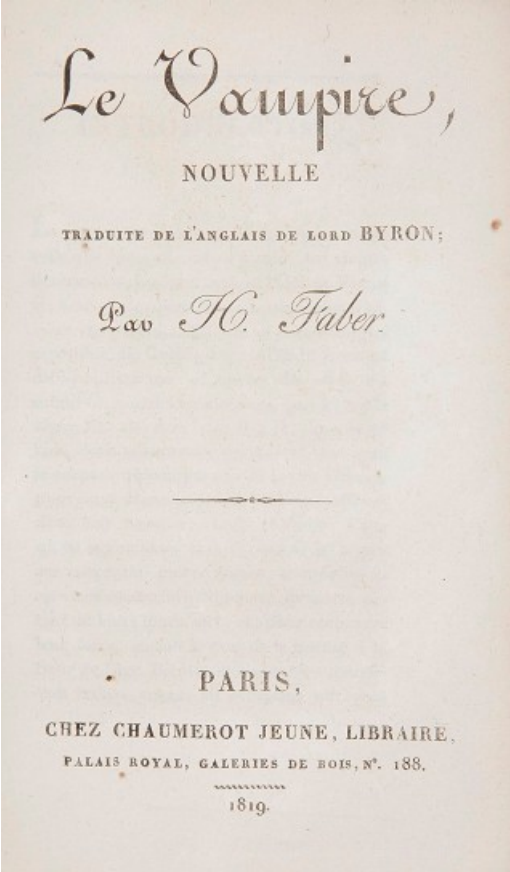
ISBN des formats numériques : 979-10-219-0335-7
ISBN papier : 979-10-219-0334-0

Illustration de couverture : Composition de Luc Deborde
inspirée *de Dante et Virgil en enfer*, par Adolphe Bouguereau
et *Saint François d'Assise*, par Francisco de Zurbarán.

Préface

Polidori ou Byron ?

Le texte principal du présent ouvrage est issu d'un livret paru en 1819, en France, chez l'éditeur Chaumerot-Jeune, et dont la paternité fut attribuée à lord Byron.



Le Vampire,

NOUVELLE

TRADUITE DE L'ANGLAIS DE LORD BYRON;

Par H. Faber.

PARIS,

CHEZ CHAUMEROT JEUNE, LIBRAIRE,

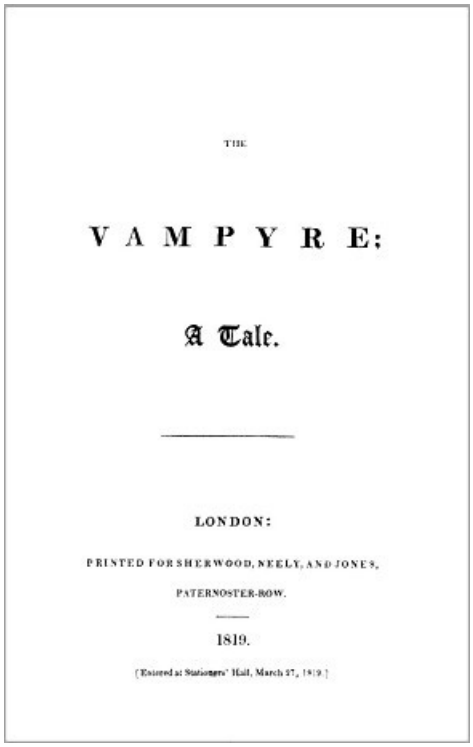
PALAIS ROYAL, GALERIES DE BOIS, N°. 188.

1819.

La nouvelle à l'origine de cette traduction, *The Vampyre* avait d'abord été publiée le 1er avril 1819 par Henry Colburn dans le *New Monthly Magazine* avec l'attribution « Un conte de lord Byron » . Le nom du protagoniste de l'histoire, « lord Ruthven », a sans doute contribué à cette hypothèse, car il avait déjà été utilisé dans la nouvelle *Glenarvon* de Lady Caroline Lamb (chez le même éditeur), dans laquelle un personnage, qui évoquait très visiblement Byron, portait le nom de lord Ruthven.

Malgré les dénégations répétées de Byron et Polidori (le véritable auteur de *The Vampyre*), la confusion perdura cependant sur la paternité de ce texte.

Elle fut publiée sous forme de livre par *Sherwood, Neely, and Jones — Paternoster-Row*, en 1819 sous le titre *The Vampyre : A Tale* en 84 pages.



THE

VAMPYRE;

A Tale.

LONDON:

PRINTED FOR SHERWOOD, NEELY, AND JONES,

PATERNOSTER-ROW.

1819.

[Entered at Stationers' Hall, March 27, 1819.]

Dans cette édition, l'œuvre est encore attribuée à lord Byron. Dans les éditions suivantes, le nom de Byron fut enfin retiré et remplacé par celui de John Polidori.

Il est probable que cette erreur d'attribution répétée soit en partie volontaire, compte tenu de l'attractivité que la signature de lord Byron pouvait représenter aux yeux du public, et donc des éditeurs. En 1819, à la date de cette confusion, lord Byron était déjà une véritable célébrité dans toute l'Europe, alors que Polidori, n'avait encore rien publié de marquant.

John Polidori *par F.G. Gainsford.*

On peut ajouter que la confusion était d'autant plus naturelle que cette nouvelle de Polidori s'est effectivement inspiré (de l'aveu même de son auteur) d'un court texte, plus ou moins inachevé, de lord Byron, *L'enterrement : un fragment*, que nous reproduisons en annexe à la fin de l'ouvrage.

Polidori : vie d'une étoile filante

John William Polidori, né à Londres le 7 septembre 1795 est le fils de Gaetano Polidori, un homme de lettres toscan, secrétaire pour un temps du dramaturge Vittorio Alfieri. Gaetano

Polidori avait émigré à Londres, où il donnait des cours d'italien, et y avait épousé Miss Pierce. John Polidori fréquente une école catholique romaine (Ampleforth, Yorkshire) avant d'être admis à l'université d'Édimbourg où il étudie la médecine. Il écrit une thèse sur le somnambulisme (*Dissertatio medica inauguralis, quaedam de morbo, oneirodynia dicto, complectens*) et obtient son diplôme de fin d'études à l'âge de 19 ans, ce qui est remarquablement précoce, mais à cette époque. L'année suivante, alors qu'il n'est pas encore légalement majeur, il accompagne Lord Byron à Genève. Il semble que Byron se soir rapidement lassé de la naïveté et de l'immaturité de ce jeune homme inexpérimenté. C'est en tout cas la thèse développée par Paul West dans son roman *Le Médecin de Lord Byron* (1989) et par Federico Andahazi dans le roman *La Villa des mystères* (1998).

Quoi qu'il en soit, Polidori quitte la Suisse en septembre 1816 pour se rendre en Italie. Il revient en Angleterre le printemps suivant et tente de pratiquer la médecine à Norwich. Il n'est pourtant pas heureux dans sa profession et pense se tourner vers le droit. Entre-temps, il commence une courte mais productive carrière littéraire. Sa première œuvre, *An Essay Upon the Source of Positive Pleasure* (1818), reflète son intérêt pour la psychologie. L'année suivante, il produit un recueil de poèmes intitulé *Ximenes, la couronne et autres poèmes*, le roman *Ernestus Berchtold* et la nouvelle *Le Vampire* dont nous détaillons plus loin la genèse.

La dernière œuvre de Polidori, *Sketches Illustrative of the Manners and Costumes of France, Switzerland, and Italy*, est publiée en 1821 sous le pseudonyme de Richard Bridgens. Au mois d'août de la même année, après avoir semble-t-il contracté une dette de jeu qu'il ne pouvait rembourser [1], John Polidori se suicide en buvant de l'acide prussique. Il n'a que 25 ans.

Le Vampire : un succès immédiat

Bien que son écriture soit un peu faible, *Le Vampire* a connu un succès populaire immédiat [2], en partie grâce à son attribution à Byron, et en partie parce que ce récit exploite une ambiance d'horreur gothique qui avait déjà la prédilection du public bien avant sa publication.

Avant sa parution, le thème du vampire était encore très vague dans l'imaginaire populaire, même si l'on retrouve des êtres légendaires, ressuscitant de leur mort et buvant le sang des vivants, dans un très grand nombre de contes à travers l'histoire de l'Europe. Nous proposons par exemple, à la fin de cet ouvrage, la traduction d'un poème de Goethe datant de 1797 mettant en scène une jeune femme revenue d'entre les morts et qui « avidement, de ses lèvres pâles, but le vin, d'un rouge sombre comme le sang » offert par son fiancé. Fiancé que sa nuit d'amour condamnera à « mourir de langueur ». Ce poème qui préfigure la version moderne du vampire ne s'inspire pas moins d'un récit du IIe siècle issu du *Livre des Merveilles* de Phlégon !

Le génie de Polidori fut de transformer le personnage du vampire en un démon aristocratique séduisant, sophistiqué, dévoyé et désabusé, qui cherche ses victimes dans la haute société plutôt que dans les campagnes. Il est frappant de constater à quel point cette combinaison inspira toutes les représentations ultérieures du thème du vampire.

Selon le journal de Polidori lui-même [3], l'histoire trouve sa genèse au cours du mois de juin 1816, une année sans été où l'Europe et certaines parties de l'Amérique du Nord subissaient une grave anomalie climatique. Lord Byron et son jeune médecin John Polidori séjournent alors dans la villa Diodati qui surplombe le lac de Genève. Ils y reçoivent la visite

---

[1] Selon le témoignage de son neveu, William Michael Rossetti, dans *The Diary of Dr. John William Polidori*.

[2] Dès 1820, la nouvelle inspira des pièces de théâtre ainsi qu'une opérette londonienne baptisée « Le mélodrame des trois anonymes » et une opérette française baptisée « Le Vampire ».

[3] Publié après sa mort par son neveu, William Michael Rossetti, sous le titre *The Diary of Dr. John William Polidori*.

de Percy Bysshe Shelley, Mary Wollstonecraft Shelley, et Claire Clairmont. Confinés à l'intérieur de la villa par la « *pluie incessante* » de cet « *été humide et débile* ; », les cinq compères passent le temps à imaginer des histoires fantastiques [4]. Byron rédige notamment *The Darkness*, un court récit décrivant une apocalypse sur un ton très macabre (voir en annexe la traduction de ce texte sous le titre *Les Ténèbres*).

Dans la nuit du 16 au 17, l'idée d'un concours d'écriture est lancé entre Byron et Polidori d'une part, et le couple Shelley et Claire Clairmont de l'autre. Le thème fixé est celui des revenants et il est dit que l'histoire la plus effrayante emportera la compétition.

Dans les jours suivants, inspirée par des histoires telles que le *Fantasmagoriana* et *Vathek* de William Beckford, Mary Shelley posent les bases de ce qui va devenir *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, l'une des œuvres les plus marquantes de la littérature moderne.

Byron, de son côté, rédige un début de nouvelle qui sera plus tard intitulé, « *Fragment d'un roman* » ou encore « *Un fragment* » et « *Le lieu d'inhumation : Un fragment* ; » [5]. L'histoire est écrite dans une forme épistolaire. Le narrateur s'embarque sur un voyage avec un vieil homme, « Auguste Darvell ». Pendant le voyage, Darvell s'affaiblit de jour en jour. Ils arrivent tous deux dans un cimetière turc entre Smyrne et Éphèse, près du temple de Diana. Proche de sa mort, Darvell scelle un pacte avec le narrateur, lui faisant promettre de ne pas révéler sa mort imminente à quiconque. Une cigogne apparaît dans le cimetière avec un serpent dans sa bouche. Après la mort de Darvell, le narrateur est choqué de voir que son visage vire au noir et que son corps se décompose rapidement. Il enterre le corps dans le cimetière turc.

Dans son journal, Polidori décrira l'histoire de Byron en disant qu'elle « repose sur l'idée de deux amis qui quittent l'Angleterre. L'un d'eux meurt en Grèce, l'autre le retrouve toutefois vivant, à son retour en Angleterre, faisant l'amour à sa sœur ». Cette conclusion ne figure pourtant pas dans le texte finalement publié par Byron. On peut donc supposer que Polidori n'a pas uniquement basé sa propre nouvelle sur celle de Byron, mais également sur les échanges verbaux qui ont eu lieu lors de sa conception, en compagnie de Percy et Mary Shelley.

Il serait toutefois erroné de considérer Polidori comme un écrivain sans talent qui se serait contenté d'exploiter une idée brillante ne lui appartenant pas. L'apport principal de Polidori à cette nouvelle réside sans doute dans la description du personnage principal, « Lord Ruthven ». Très ironiquement, Polidori décrit ce personnage en s'inspirant très fortement de la personnalité de Byron lui-même. Lord Ruthven est sophistiqué, séduisant, dévoyé et enchaîne les sujets de scandales comme le fit lord Byron dans les années précédant la rédaction de cette histoire. À la fin de *The Vampyre*, le narrateur sombre dans un état dépressif proche de la folie. En 1815 (soit quatre ans avant l'écriture de cette nouvelle), Byron avait été accusé de folie par son épouse, soupçonné de relation incestueuse avec sa demi-sœur, mais aussi d'homosexualité et de tentative de sodomie sur sa femme. On ne peut s'empêcher de penser à Byron quand Polidori décrit la beauté et l'attrait de lord Ruthven sur les femmes, « son œil d'un gris mort » (Byron avait les yeux gris), « son originalité (qui) le faisait inviter partout », et l'on ne peut s'empêcher d'imaginer que Polidori lui-même s'est projeté dans le charmant personnage d'Aubrey, d'abord séduit par lord Ruthven, puis horrifié par son cynisme et par ses actes. Au moment où il termine la rédaction de *The Vampyre*, Polidori est en effet brouillé avec lord Byron, et le restera jusqu'à sa mort précoce, en 1921.

---

[4] Cet épisode célèbre a été illustré dans deux films : *Gothic*, de Ken Russel, en 1986, et *Mary Schelley*, de Haifaa al-Mansour, en 2018.

[5] Cette nouvelle fut publiée à la fin du poème « Mazeppa » en 1919, contre l'avis de Lord Byron qui envoya un courrier enflammé à l'éditeur pour lui reprocher cette initiative.
Nous la reproduisons en annexe à la fin de cet ouvrage.

Lord Byron *par George Harlo.*

C'est donc bien Polidori qui est à l'origine du personnage du vampire tel que nous le concevons aujourd'hui : un dandy dont les actes ont une connotation fortement sexuelle. Cette nouvelle vision du mythe du vampire est sans aucun doute celle qui lui permit de retrouver une forte popularité depuis la publication de cette nouvelle jusqu'à nos jours.

En matière de vampire, on peut dire qu'il y a l'« avant » et l'« après » cette nouvelle. **Avant**, le vampire est un mythe peu populaire et assez vague, proche de celui des « zombis » et autres morts-vivants, **après**, il prend la forme nette d'un dandy à la peau exsangue, immortel et séducteur, au charme sulfureux, s'intéressant essentiellement aux victimes féminines qu'il saigne d'une morsure à la gorge. Nous sommes heureux de ressusciter, grâce à cette réédition, ce texte fondateur de la version moderne du vampire.

Introduction

John William Polidori (1819),
traduit de l'anglais par Henri Faber – Révision et modernisation : Luc Deborde.

La superstition sur laquelle est basée la nouvelle que nous offrons au public est singulièrement répandue dans tout l'Orient. Parmi les Arabes elle paraît, de temps immémorial, avoir été générale. Elle ne se communiqua cependant à la Grèce qu'après l'établissement du Christianisme, et même elle ne s'y est modifiée, sous des formes fixes, que depuis la séparation des rites latin et grec ; époque où l'idée devint commune, parmi les Grecs, que le corps de quiconque suivait le rite latin ne pouvait se décomposer si on l'ensevelissait dans leur territoire. Leur crédulité n'alla qu'en augmentant, et de là résultèrent toutes ces narrations merveilleuses, auxquelles ils ajoutent encore foi maintenant, de morts sortant de leurs tombeaux, et, pour recouvrer leur force, suçant le sang de la beauté à la fleur de l'âge. Bientôt même cette superstition trouva cours, en subissant quelques légères variations, dans la Hongrie, en Pologne, en Autriche et en Lorraine, où on supposait que les vampires s'abreuvaient chaque nuit d'une certaine portion du sang de leurs victimes qui maigrissaient progressivement, perdaient leur vigueur, et s'éteignaient bientôt ; tandis que leurs bourreaux s'engraissaient de leur dépouille, et que leurs veines à la fin s'engorgeaient tellement de sang, qu'il s'échappait de leur corps par divers passages, et même par les pores de leur peau [6].

La Gazette de Londres, de mars 1732, rapporte un exemple curieux, de vampirisme arrivé, dit-on, à Madreyga en Hongrie, si singulièrement circonstancié qu'il en acquiert un air de probabilité. Il paraît que le commandant et les magistrats de cette place assuraient qu'on avait entendu, cinq ans plus tôt, un certain Heiduque, nommé Arnold Paul, raconter qu'à Kosovo, sur les frontières de la Serbie ottomane [7], il avait été tourmenté par un vampire dont il était parvenu à se débarrasser en mangeant de la terre dans laquelle était enseveli le corps, ainsi qu'en se frottant entièrement de son propre sang. Cette précaution cependant n'empêcha pas ce Heiduque de devenir lui-même un vampire, car vingt ou trente jours après sa mort et son inhumation, un grand nombre de personnes se plaignirent d'avoir été torturées par lui, et il fut même reconnu que quatre personnes en perdirent la vie. Pour prévenir de plus grands malheurs, les habitants ayant consulté leur Hadagni [8], allèrent déterrer le corps qu'ils trouvèrent frais, sans aucune trace de corruption, et rejetant par la bouche, le nez et les oreilles, un sang généreux et pur. Ayant ainsi acquis la conviction que leurs soupçons étaient bien fondés, ils eurent recours au remède usité en pareil cas. Ils traversèrent en entier avec un épieu le cœur et le corps d'Arnold Paul, qui poussa, prétendit-on, pendant cette opération, des cris aussi horribles que s'il eût été vivant. Après cela, ils lui coupèrent la tête, brûlèrent son corps, et jetèrent ses cendres dans son tombeau. Ils firent subir le même sort aux dépouilles mortelles des quatre infortunés qui avaient expiré des morsures du vampire, de peur qu'à leur tour ils ne revinssent torturer les vivants.

Cette monstrueuse histoire a trouvé place ici parce qu'elle semble fournir, sur ce sujet, des données plus claires et plus suivies qu'aucun autre exemple que nous aurions pu citer ne l'eût fait. Dans un grand nombre de parties de la Grèce, on s'imagine que, comme un châtiment qui

---

[6] Il semble évident que Polidori s'inspire ici du poème de John Stagg :
His jaws cadaverous were besmear'd
With clott'd carnage o'er and o'er,
And all his horrid whole appear'd
Distent, and fill'd with human gore !

[7] Le texte original disait : « qu'à Cassovie, sur les frontières de la Servie Turque… »

[8] Officier supérieur.

survit même au trépas, l'homme coupable de certains crimes odieux est, non seulement condamné au vampirisme après sa mort, mais est même obligé de borner ses infernales tortures aux êtres qu'il a le mieux aimés pendant son existence, ceux à qui il était également lié par les nœuds du sang et de l'affection ; superstition à laquelle le passage suivant de *Giaour* fait allusion.

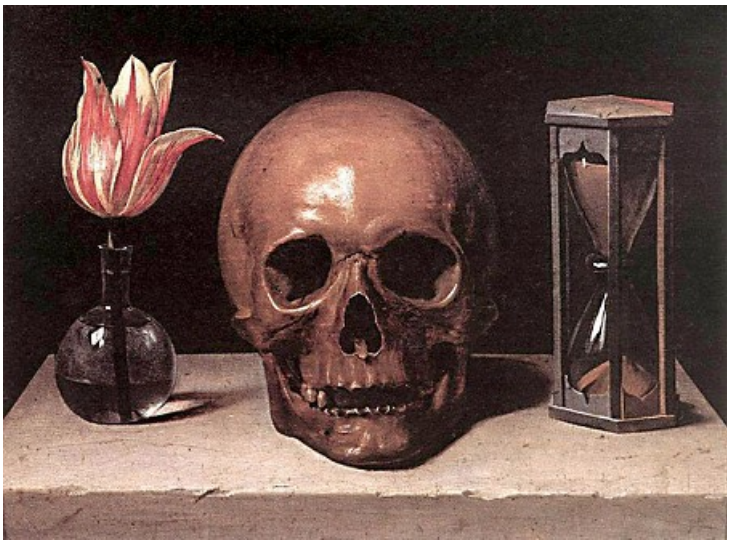
Frémis ! nouveau vampire envoyé sur la terre,
En vain, lorsque la mort fermera ta paupière,
À pourrir dans la tombe on t'aura condamné,
Tu quitteras la nuit cet asile étonné.
Alors, pour ranimer ton cadavre livide,
C'est du sang des vivants que ta bouche est avide ;
Souvent, d'un pas furtif, à l'heure de minuit,
Vers ton ancien manoir, tu retournes sans bruit :
Du logis à ta main déjà cède la grille,
Et tu viens t'abreuver du sang de ta famille,
L'enfer même, à goûter de cet horrible mets,
Malgré sa répugnance, oblige ton palais.
Tes victimes sauront à leur heure dernière
Qu'elles ont pour bourreau leur époux ou leur père !
Et, pleurant une vie éteinte avant le temps,
Maudiront à jamais l'auteur de leurs tourments :
Mais non, l'une plus douce, et plus jeune et plus belle,
De l'amour filial le plus parfait modèle,
Celle de tes enfants que tu chéris le mieux ;
Quand tu t'abreuveras de son sang précieux,
Reconnaîtra son père au sein de l'agonie,
Et des plus tendres noms paiera ta barbarie.
Cruels comme est ton cœur, ces noms l'attendriront ;
Une sueur de sang coulera de ton front ;
Mais tu voudras en vain sauver cette victime,
Elle t'est réservée, ainsi le veut ton crime !
Desséchée en sa fleur, par un funeste accord,
Elle te dut sa survie et te devra sa mort !
Mais du sang des vivants cessant de te repaître,
Dès que sur l'horizon le jour est prêt à naître,
Grinçant des dents, l'œil fixe, en proie à mille maux,
Tu cherches un asile au milieu des tombeaux :
Là, tu te veux du moins joindre aux autres vampires,
Comme toi, condamnés à d'éternels martyrs :
Mais ils fuiront un spectre aussi contagieux,
Qui, tout cruels qu'ils sont, l'est mille fois plus qu'eux.

Southey a aussi introduit dans le sombre, mais beau poème de Thalaba, le corps vampire de la jeune Arabe Oneiza, qu'il représente comme sortant fréquemment de son tombeau, pour torturer l'homme qu'elle avait le mieux aimé pendant sa vie : mais dans cette occasion, toutefois, le vampirisme ne peut être considéré comme le châtiment de quelque grand crime commis, puisque, dans le cours entier du poème, Oneiza est offerte comme le vrai modèle de la chasteté et de l'innocence [9].

[9] L'auteur commet ici une confusion, car c'est dans le chant VIII qu'un vampire se montre à Thalaba, mais c'est un mauvais génie qui a pris le corps d'Oneiza. Ce n'est donc pas la jeune Arabe elle-même qui commet les actes odieux décrits dans le poème. Son esprit, au contraire, console son amant quand le vampire est frappé d'un coup de lance.

Le véridique Tournefort lui-même donne, dans ses *Voyages*, un long récit de quelques cas extraordinaires de vampirisme, dont il prétend avoir été témoin ; et Calmet, dans son grand ouvrage sur ce sujet, outre une variété d'anecdotes et de traditions qui y sont relatives, a fait plusieurs doctes dissertations pour prouver que, si c'était une erreur, elle était aussi répandue parmi les nations savantes que chez les peuples barbares.

Il serait facile d'ajouter un grand nombre de renseignements curieux et intéressants sur cette horrible et étrange superstition ; mais le peu que nous avons dit là-dessus suffit aux limites d'une note uniquement destinée à offrir quelques explications nécessaires à l'intelligence de la nouvelle qui suit. Nous ajouterons encore une remarque, c'est que, bien que le terme de « vampire » soit le plus généralement adopté, il a quelques autres synonymes usités dans les diverses parties du monde, tels que Uroulocha, Uardoulacha, Goul, Broucoloka, etc.



La Vanité *ou* Allégorie de la vie humaine
par Philippe de Champaigne.

Le Vampire

John William Polidori (1819,
traduit de l'anglais par Henri Faber – Révision et modernisation : Luc Deborde.

En ce temps-là, parut au milieu des dissipations d'un hiver londonien, parmi les nombreuses assemblées que la mode y réunit à cette époque, un lord plus remarquable encore par ses singularités que par son rang. Son œil se promenait sur la gaieté générale qui régnait autour de lui avec une indifférence témoignant de son incapacité à la partager. On eût dit que le sourire gracieux de la beauté savait seul attirer son attention, et encore n'était-ce que pour le voir mourir sur ses lèvres charmantes qui l'avaient porté, car son regard glaçait les cœurs d'un effroi secret, y faisant périr jusqu'à l'idée du plaisir qui y avait régné jusqu'alors. Celles qui avaient eu l'occasion d'éprouver cette pénible sensation n'auraient su dire à quoi l'attribuer. Peut-être à son œil d'un gris mort qui, lorsqu'il se fixait sur les traits d'une personne, semblait ne pas pénétrer au fond des replis de son cœur, mais paraissait plutôt tomber sur sa joue comme un rayon de plomb et pesait sur sa peau sans pouvoir la traverser. Son originalité le faisait inviter partout : chacun désirait le voir, et tous ceux qui aimaient les émotions violentes, mais à qui la satiété faisait sentir le poids de l'ennui, se félicitaient de rencontrer quelque sujet capable de réveiller leur attention languissante. Sa figure était d'une régularité admirable, nonobstant le teint sépulcral qui régnait sur ses traits et que jamais ne venait colorer l'aimable rougeur qui est le fruit de la modestie ou des émotions puissantes qu'engendrent les passions. Des femmes à la mode, avides d'une célébrité déshonorante, se disputèrent à l'envi sa conquête, ou du moins quelque marque de ce qu'elles appellent « penchant ». Lady Mercer qui, depuis son mariage, avait eu la honteuse gloire d'effacer, dans les cercles, la conduite désordonnée de toutes ses rivales, se jeta à sa rencontre et fit tout ce qu'elle pût, mais en vain, pour attirer son attention. Son impudence échoua, et elle se vit contrainte de renoncer à son entreprise. Mais quoiqu'il ne daignât pas même accorder un regard aux femmes perdues qu'il rencontrait journellement, la beauté ne lui était cependant pas indifférente ; et pourtant encore, quoi qu'il ne s'adressât jamais qu'à la femme vertueuse ou à la fille innocente, il le faisait avec tant de mystère que peu de personnes même savaient qu'il parlât quelquefois au beau sexe. Sa langue avait un charme irrésistible : soit qu'il réussit à comprimer la crainte qu'inspirait son premier abord, soit à cause de son mépris apparent pour le vice, il était aussi recherché par ces femmes dont les vertus domestiques sont l'ornement de leur sexe, que par celles qui en font le déshonneur.

Vers ce même temps vint à Londres un jeune homme nommé Aubrey : la mort de ses parents l'avait, encore enfant, laissé orphelin, avec une sœur et de grands biens. Ses tuteurs, occupés exclusivement au soin de sa fortune, l'abandonnèrent à lui-même, ou du moins, remirent la charge plus importante de former son esprit à des mercenaires subalternes. Le jeune Aubrey songea plus à cultiver son imagination que son jugement. De là, il adopta ces notions romantiques d'honneur et de candeur qui perdent tant de jeunes écervelés. Il croyait que le cœur humain sympathise naturellement à la vertu et que le vice n'a été jeté çà et là par la Providence que pour varier l'effet pittoresque de la scène : il croyait que la misère d'une chaumière n'était qu'idéale, les vêtements du paysan aussi chauds que ceux de l'homme voluptueux, mais mieux adaptés à l'œil du peintre par leurs plis irréguliers et leurs morceaux de diverses couleurs afin de représenter les souffrances du pauvre. Enfin, il croyait qu'on devait chercher les réalités de la vie dans les rêves singuliers et brillants des poètes. Il était beau, sincère et riche. Par tous ces motifs, dès son entrée dans le monde, un grand nombre de mères l'environnèrent, s'étudiant à qui lui ferait les portraits les plus trompeurs des qualités qu'il faut pour plaire ; tandis que leurs filles, par leur contenance animée quand il s'approchait d'elles, et leurs yeux pétillant de plaisir quand il ouvrait la bouche, l'entraînèrent bientôt dans une opinion trompeuse de ses talents et de son mérite ; et bien que rien dans le

monde ne vint réaliser le roman qu'il s'était créé dans sa solitude, sa vanité satisfaite fut une sorte de compensation de ce désappointement. Il était au moment de renoncer à ses illusions lorsque l'être extraordinaire que nous venons de décrire vint le croiser dans sa carrière.

Aubrey fut frappé par son apparence comme par l'impossibilité de déterminer le caractère d'un homme si entièrement absorbé en lui-même, et qui ne donnait d'autre signe de son attention à ce qui se passait autour de lui que son soin d'éviter tout contact avec les autres. Cette attitude fouetta l'esprit du jeune homme et l'amena à se créer un portrait imaginaire de lord Ruthven qui flattait son penchant. Il revêtit ce singulier personnage de toutes les qualités d'un héros de roman et se détermina à suivre en lui la créature de son imagination plutôt que l'être présent à ses yeux. Il eut des attentions pour lui et fit assez de progrès dans cette liaison pour en être du moins remarqué chaque fois qu'ils se trouvaient ensemble. Bientôt il apprit que les affaires de lord Ruthven étaient embarrassées et, d'après les préparatifs qu'il vit dans son hôtel, constata qu'il allait voyager.

Avide de plus précises informations sur cet étrange caractère qui, jusqu'à présent, avait seulement aiguillonné sa curiosité sans aucun moyen de la satisfaire, Aubrey fit sentir à ses tuteurs qu'il était temps pour lui de commencer son tour d'Europe, coutume adoptée depuis nombre d'années par nos jeunes gens de famille, et qui ne leur offre que trop souvent l'occasion de s'enfoncer rapidement dans la carrière du vice, en croyant se mettre sur un pied d'égalité avec les personnes plus âgées qu'eux, et en espérant paraître, comme elles, au courant de toutes les intrigues scandaleuses, sujet éternel de plaisanteries ou de louanges, suivant le degré d'habileté déployée dans leur conduite. Les tuteurs d'Aubrey donnèrent leur assentiment et, immédiatement, il fit part de ses intentions à lord Ruthven dont il fut agréablement surpris de recevoir une invitation à l'accompagner. Aubrey, flatté d'une telle marque d'estime d'un homme qui semblait n'avoir rien de commun avec l'espèce humaine, accepta cette proposition avec empressement, et quelques jours plus tard, nos deux voyageurs avaient passé la mer.

Jusqu'alors, Aubrey n'avait pas eu l'occasion d'étudier à fond le caractère de lord Ruthven. Il s'apercevait à présent que, bien que témoin d'un plus grand nombre de ses actions, il lui était ardu d'en tirer des conclusions claires. Son compagnon de voyage poussait la libéralité jusqu'à la profusion : le fainéant, le vagabond, le mendiant recevait de lui des secours plus que suffisants pour soulager ses besoins immédiats. Aubrey remarquait pourtant avec peine qu'il n'en était pas de même pour les gens vertueux, réduits à l'indigence par des malheurs, et non par le vice. Loin de leur dispenser ses aumônes, lord Ruthven semblait réprimer avec peine un sourire cruel tandis qu'il les repoussait de sa porte. Quand l'homme sans conduite venait à lui, non pour obtenir un soulagement de ses besoins, mais pour se procurer les moyens de se plonger plus avant dans la débauche et dans la dépravation, il s'en retournait toujours avec un don somptueux. Aubrey, cependant, croyait devoir attribuer cette distribution déplacée des aumônes de lord Ruthven à l'importunité plus grande des gens vicieux qui, trop souvent, l'emporte sur la modeste timidité du vertueux indigent. Néanmoins, à la charité de lord Ruthven se rattachait une circonstance qui frappait encore plus vivement l'esprit d'Aubrey : tous ceux en faveur de qui cette générosité s'exerçait constataient tôt ou tard qu'elle s'accompagnait d'une inévitable malédiction ; tous, bientôt, finissaient par monter sur l'échafaud, ou par périr dans la misère la plus abjecte : à Bruxelles, et autres villes qu'ils traversèrent, Aubrey vit avec surprise l'espèce d'avidité avec laquelle son compagnon recherchait le centre de la dépravation : dans les maisons de jeu, il s'élançait de suite à la table de Pharaon ; il pariait et jouait toujours avec succès, excepté lorsqu'il avait affaire à l'escroc connu, et alors, il perdait plus qu'il ne gagnait ; mais c'était toujours sans changer de visage, et avec cet air indifférent qu'il portait partout. Mais lorsqu'il rencontrait le jeune homme sans expérience, ou le père infortuné d'une nombreuse famille ; alors la fortune semblait être dans ses mains : il mettait de côté cette impassibilité qui lui était ordinaire, et son œil étincelait de plus de feu que n'en jette celui du chat au moment où il roule entre ses pattes la souris déjà à moitié morte. Au sortir de chaque ville, il laissait le jeune homme, riche avant son arrivée,

maintenant arraché du cercle dont il faisait l'ornement, maudissant, dans la solitude d'un cachot, son destin qui l'avait mis à portée de l'influence pernicieuse de ce mauvais génie ; tandis que le père, désolé et l'œil hagard, pleurait, assis au milieu de ses enfants affamés, sans avoir conservé de son immense fortune une seule obole pour apaiser leurs besoins dévorants. Lord Ruthven cependant ne sortait pas finalement plus riche des tables de jeu, mais perdait immédiatement, contre le destructeur de la fortune d'un grand nombre de malheureux, la dernière pièce d'argent qu'il venait d'arracher à l'inexpérience, ce qui ne pouvait provenir que de ce qu'il possédait un certain degré d'habileté incapable toutefois de lutter contre l'astuce des escrocs expérimentés. Aubrey fut souvent sur le point de faire là-dessus des remarques à son ami et de le prier de renoncer à l'exercice d'une charité et d'un passe-temps qui tournaient à la ruine de tous, sans lui être du moindre avantage à lui-même : mais il différait de jour en jour ses observations, espérant chaque fois que son ami lui donnerait enfin quelque occasion de lui ouvrir son cœur franchement et sans réserve ; toutefois cette occasion ne se présentait jamais. Lord Ruthven, dans sa voiture, et quoique traversant sans cesse de nouvelles scènes intéressantes de la nature, restait toujours le même : ses yeux parlaient encore moins que ses lèvres ; et bien que vivant avec l'objet qui excitait si vivement sa curiosité, Aubrey n'en recevait qu'un constant aiguillon à son impatience de percer le mystère qui enveloppait un être que son imagination exaltée se représentait de plus en plus comme surnaturel.

Bientôt ils arrivèrent à Rome, et Aubrey, pour quelque temps, perdit de vue son compagnon ; il le laissa qui suivait assidûment le cercle du matin d'une comtesse italienne, tandis que lui-même se livrait à la recherche d'anciens monuments des arts. Cependant, des lettres lui parvinrent d'Angleterre ; il les ouvrit avec impatience. L'une était de sa sœur, et ne renfermait que l'expression d'une tendre affection ; les autres étaient de ses tuteurs, et leur contenu eut lieu de frapper son attention : si auparavant déjà, son imagination avait supposé qu'une influence infernale s'exerçait sur son compagnon, ces lettres fortifièrent ce pressentiment. Ses tuteurs insistaient pour qu'il se séparât immédiatement de son ami dont le caractère, disaient-ils, joignait à une extrême dépravation des pouvoirs irrésistibles de séduction qui rendaient tout contact avec lui d'autant plus dangereux. On avait découvert, depuis son départ, que ce n'était pas par haine pour le vice des femmes perdues qu'il avait dédaigné leurs avances ; mais que pour que ses désirs fussent pleinement satisfaits, il fallait qu'il rehaussât le plaisir de ses sens par le barbare accompagnement d'avoir précipité sa victime, la compagne de son crime, du pinacle d'une vertu intacte au fond de l'abîme de l'infamie et de la dégradation. On avait même remarqué que toutes les femmes qu'il avait recherchées en apparence, à cause de leur chaste conduite, avaient, depuis son départ, mis le masque de côté, et exposé sans scrupule, au public, toute la difformité de leurs mœurs.

Aubrey se décida à se séparer d'un personnage dont le caractère ne lui avait pas encore présenté un seul point de vue brillant. Il se détermina à inventer quelque prétexte plausible pour l'abandonner tout à fait, se proposant, dans l'intervalle, de le veiller de plus près, et de faire attention aux moindres circonstances. Il entra dans le même cercle de sociétés que lord Ruthven et ne fut pas long à s'apercevoir que son compagnon cherchait à abuser de l'inexpérience de la fille de la dame dont il fréquentait surtout la maison. En Italie, il est rare qu'on rencontre dans le monde les jeunes personnes encore à marier. Lord Ruthven était donc obligé de mener cette intrigue à la dérobée ; mais l'œil d'Aubrey le suivait dans tous ses détours, et bientôt il découvrit qu'une entrevue avait été fixée, et il ne prévit, que trop, que la ruine totale de cette jeune imprudente en serait le résultat infaillible. Sans perdre un seul instant, il entra dans le cabinet de son compagnon, et le questionna brusquement sur ses intentions à l'égard de la jeune personne, le prévenant en même temps qu'il savait de source certaine qu'il devait avoir un rendez-vous avec elle cette même nuit. Lord Ruthven répliqua que ses intentions étaient celles naturelles en pareil cas ; et étant pressé de déclarer s'il avait des vues légitimes, sa seule réponse fut un malin sourire. Aubrey se retira, et lui ayant de suite écrit quelques lignes pour l'informer qu'à compter de cette heure il renonçait à l'accompagner, suivant leur accord, dans le reste de ses voyages, il ordonna à son domestique

de lui procurer d'autres appartements, et se rendit lui-même, sans perdre une minute, chez la mère de la jeune personne, pour lui faire part, non seulement de ce qu'il avait appris sur sa fille, mais aussi de tout ce qu'il savait de défavorable aux mœurs de lord Ruthven. Cet avis vint à temps pour faire manquer le rendez-vous projeté. Lord Ruthven, le lendemain, écrivit à Aubrey, pour lui notifier son assentiment à leur séparation ; mais ne lui donna pas même à entendre qu'il le soupçonnait d'être la cause du renversement de ses plans.

Aubrey, au sortir de Rome, dirigea ses pas vers la Grèce, et traversant le golfe, se vit bientôt à Athènes. Il y choisit pour sa résidence la maison d'un Grec, et ne songea plus qu'à rechercher les traces d'une gloire passée sur des monuments qui, honteux sans doute d'exposer le souvenir des grandes actions d'hommes libres, aux yeux d'un peuple esclave, semblent chercher un refuge dans les entrailles de la Terre, ou se dérober aux regards sous une mousse épaisse. Sous le même toit que lui respirait une jeune fille de formes si belles et si délicates qu'elle aurait offert à l'artiste le plus digne modèle pour représenter une de ces houris que Mahomet promet, dans son paradis, au crédule musulman [10] ; mais, non ! ses yeux possédaient une expression qui ne pouvait appartenir aux beautés que le Prophète représente comme n'ayant pas d'âme. Lorsqu'Ianthe dansait sur la plaine ou effleurait dans sa marche rapide le penchant des collines, elle faisait oublier la légèreté gracieuse de la gazelle. Et quel autre qu'un disciple d'Épicure, en effet, n'eût pas préféré le regard animé et céleste de l'une à l'œil voluptueux, mais terrestre de l'autre ? Cette nymphe aimable accompagnait souvent Aubrey dans ses recherches d'antiquités. Que de fois, ignorante de ses propres charmes et toute entière à la poursuite du brillant papillon, elle développait toute la beauté de sa taille enchanteresse flottant, en quelque sorte, au gré du zéphyr, aux regards avides du jeune étranger qui oubliait les lettres, presque effacées par le temps, qu'il venait avec peine de déchiffrer sur le marbre, pour ne plus contempler que ses formes ravissantes. Que de fois, tandis qu'Ianthe voltigeait à l'entour, sa longue chevelure flottant sur ses épaules, par ses tresses onduleuses d'un blond céleste, n'offrait que trop d'excuses à Aubrey pour abandonner ses poursuites scientifiques et laisser échapper de son idée le texte d'une inscription qu'il venait de découvrir et qu'un instant auparavant son utilité, pour l'interprétation d'un passage de Pausanias, avait rendue à ses yeux de la plus haute importance. Mais pourquoi tenter de décrire des charmes plus aisés à sentir qu'à apprécier ? Innocence, jeunesse, beauté, tout respirait en elle cette fraîcheur de la nature, étrangère à l'affectation de nos salons à la mode.

Lorsqu'Aubrey dessinait ces augustes débris dont il désirait conserver l'image pour l'amusement de ses heures futures, Ianthe, debout, et penchée sur son épaule, suivait avec avidité les progrès magiques de son pinceau, retraçant les sites pittoresques des lieux où elle était née. Elle lui racontait alors, avec tout le feu d'une mémoire encore toute fraîche, ses compagnes foulant avec elle, dans leur danse légère, la verte pelouse des environs, ou la pompe des fêtes nuptiales, dont elle avait été témoin dans son enfance. Quelquefois encore, tournant ses souvenirs sur des objets qui évidemment lui avaient laissé une impression plus profonde, elle lui redisait les contes surnaturels dont sa nourrice avait effrayé sa jeune attention. Son ton sérieux et son air de sincérité, quand elle faisait ce récit, excitaient une tendre compassion pour elle dans le cœur d'Aubrey. Souvent même, comme elle lui décrivait le vampire vivant qui avait passé des années au milieu d'amis, et des plus tendres objets d'attachement, forcé chaque an, par un pouvoir infernal, de prolonger son existence pour les mois suivants, par le sacrifice de quelque jeune et innocente beauté, Aubrey sentait son sang se glacer dans ses veines, tout en essayant de tourner en ridicule de si horribles fables ; mais Ianthe en réponse lui citait le nom de vieillards qui avaient fini par découvrir un vampire vivant au milieu d'eux, seulement après que plusieurs de leurs filles avaient succombé, victimes de l'horrible appétit de ce monstre ; et, poussée à bout par son apparente incrédulité, elle le suppliait ardemment de prêter foi à ses récits ; car on avait remarqué, ajoutait-elle, que ceux qui osaient douter de l'existence des vampires ne pouvaient éviter quelque jour d'être convaincus de leur erreur par leur propre et funeste expérience. Ianthe lui dépeignait

[10] Par ces lignes, l'auteur imite ou parodie Lord Byron dans son poème *Le Giaour*.

l'extérieur que l'on accordait à donner à ces monstres, et l'impression d'horreur qui avait déjà frappé l'esprit d'Aubrey redoublait encore par un portrait qui lui rappelait, d'une manière effrayante, lord Ruthven. Il persistait néanmoins dans ses efforts pour la persuader de renoncer à des terreurs aussi vaines, quoiqu'en lui-même, il frémit de reconnaître ces mêmes traits, qui avaient tous tendu à lui faire voir quelque chose de surnaturel dans lord Ruthven.

La mort et la jeune fille *par Hans Baldung.*

Aubrey, de jour en jour, s'attachait davantage à Ianthe ; son innocence, si différente de ces vertus affectées qu'il avait rencontrées jadis dans ces femmes parmi lesquelles il avait cherché à retrouver ces notions romanesques sucées dans son jeune âge, séduisait incessamment son cœur ; et tandis qu'il se représentait à lui-même le ridicule d'une union conjugale entre un jeune homme élevé suivant les usages de l'Angleterre et une jeune Grecque sans éducation, il sentait s'accroître de plus en plus son affection pour la jeune enchanteresse avec qui s'écoulaient tous ces moments. Quelquefois, il voulait s'éloigner d'elle et, bâtissant un plan de recherches d'antiquités, il projetait de partir, décidé à ne pas reparaître à Athènes avant d'avoir rempli l'objet de son excursion ; mais il trouvait toujours impossible de fixer son attention sur les ruines des environs, tandis que l'image fraîche d'Ianthe vivait au fond de son cœur. Ignorant l'amour qu'elle lui avait inspiré, elle avait toujours avec lui cette même franchise enfantine qu'elle lui avait montrée dès le premier abord. Elle semblait toujours ne se séparer de lui qu'avec une extrême répugnance ; mais c'était uniquement parce qu'elle n'avait plus alors de compagnon pour parcourir avec elle ces sites favoris où elle errait, tandis que, non loin d'elle, Aubrey s'occupait à retracer ou découvrir quelque fragment échappé à la faux destructive du temps. Elle avait appelé en témoignage de ce qu'elle avait raconté à Aubrey, au sujet des vampires, son père et sa mère, qui tous deux, ainsi que plusieurs autres personnes présentes, avaient affirmé leur existence en pâlissant d'horreur à ce nom seul. Peu de temps après, Aubrey se décida à entreprendre une petite excursion qui devait l'occuper plusieurs heures. Lorsque ses hôtes l'entendirent désigner l'endroit, d'un commun accord ils se hâtèrent de le supplier de revenir à Athènes avant la nuit tombante, car il devait, lui dirent-ils, traverser nécessairement un bois où nul Grec ne se hasarderait à entrer, pour aucune considération au monde, après le coucher du soleil. Ils le lui dépeignirent comme le repaire des vampires dans leurs orgies nocturnes, et le menacèrent des malheurs les plus épouvantables, s'il osait troubler, par son passage, ces monstres dans leur cruelle fête. Aubrey traita légèrement leurs représentations et tenta même de leur faire sentir toute l'absurdité de pareilles idées. Pourtant, quand il les vit tressaillir de terreur à son audacieux mépris d'un pouvoir infernal et irrésistible dont le nom seul suffisait à les faire frissonner, il se tut.

Le lendemain matin, Aubrey se mit en route sans suite ; à son départ, il observa avec peine et surprise l'air mélancolique de ses hôtes et l'impression de terreur que ses railleries sur l'existence des vampires avait répandue sur leurs traits. À l'instant même où il montait à cheval, Ianthe vint près de lui et, d'un ton sérieux, le conjura, par tout ce qu'il avait de plus

cher au monde, de retourner à Athènes avant que la nuit vînt rendre à ces monstres leur pouvoir. Il promit de lui obéir, mais ses recherches scientifiques absorbèrent tellement son esprit qu'il ne s'aperçut même pas que le jour était prêt à finir, et qu'à l'horizon se formait une de ces taches qui, dans ces brûlants climats, grossirent avec une telle rapidité que, bientôt devenues une masse épouvantable, elles versent sur la campagne désolée toute leur rage. À la fin cependant il se décida à remonter à cheval, et à compenser, par la vitesse de son retour, le temps perdu. Mais il était trop tard. Le crépuscule est, pour ainsi dire, inconnu dans ces contrées méridionales, et la nuit commence avec le coucher du soleil.

Avant qu'Aubrey fut loin dans la forêt, l'orage avait éclaté sur sa tête avec fureur. Le tonnerre grondait coup sur coup et, répété par les nombreux échos d'alentour, ne laissait presque point d'intervalle au silence. La pluie, tombant à torrents, forçait son passage jusqu'à Aubrey à travers l'épais couvert du feuillage, tandis que les éclairs brillaient autour de lui, et que la foudre même venait quelquefois éclater à ses pieds. Son coursier épouvanté tout à coup l'emporta à travers le plus épais du bois. L'animal, hors d'haleine à la fin, s'arrêta, et Aubrey, à la lueur des éclairs, remarqua près de lui une hutte presque enterrée sous des masses de feuilles mortes et de broussailles qui l'enveloppaient de tout côté. Il descendit de cheval, et approcha de la hutte, espérant y trouver quelqu'un qui lui servirait de guide jusqu'à la ville, ou du moins s'y procurer un abri contre la tempête. Au moment où il s'en approchait, le tonnerre s'étant ralenti pour quelques instants, il put distinguer les cris perçants d'une femme répondus par un rire amer et presque continu : Aubrey tressaillit, et hésita s'il entrerait ; mais un éclat de tonnerre, qui soudain gronda de nouveau sur sa tête, le tira de sa rêverie ; et, par un effort de courage, il franchit le seuil de la hutte. Il se trouva dans la plus profonde obscurité. Le bruit qui se prolongeait lui servit pourtant de guide ; personne ne répondait à son appel réitéré. Tout à coup il heurta quelqu'un qu'il arrêta sans balancer ; quand une voix horrible fit entendre ces mots : « *Encore troublé…* » auxquels succéda un éclat de rire affreux. Aubrey se sentit saisi avec une vigueur qui lui parut surnaturelle. Décidé à vendre chèrement son existence, il lutta, mais en vain : ses pieds perdirent en un instant le sol et, enlevé par une force irrésistible, il se vit précipiter contre la terre qu'il mesura de tout son corps. Son ennemi se jeta sur lui et, s'agenouillant sur sa poitrine, portait déjà ses mains à sa gorge, quand la réverbération d'un grand nombre de torches, pénétrant dans la hutte par une ouverture destinée à l'éclairer pendant le jour, vint troubler le monstre dans son épouvantable orgie ; il se hâta de se relever et, laissant là sa proie, s'élança hors de la porte : le bruit qu'il fît en s'ouvrant un passage à travers l'épaisse bruyère cessa au bout de quelques instants.

L'orage cependant s'était calmé tout à fait, et les nouveaux venus purent entendre, du dehors, les plaintes d'Aubrey que l'épuisement total de ses forces empêchait de remuer. Ils entrèrent dans la hutte : la lumière de leurs torches vint se réfléchir sur ses voûtes mousseuses, et ils se virent tous couverts de flocons d'une suie épaisse. À la prière d'Aubrey, ils s'éloignèrent de lui pour chercher la femme dont les cris l'avaient attiré ; et comme ils s'avançaient sous les replis caverneux de la hutte, il se vit replonger encore dans les plus profondes ténèbres ; mais bientôt de quelle horreur ne fût-il pas frappé quand, à la lueur des torches qui revenaient fondre sur lui, il reconnut le corps inanimé de la charmante Ianthe, porté par ses compagnons ! Vainement, il ferma les yeux, tentant de croire qu'il ne s'agissait que d'une vision, fruit de son imagination dérangée ; mais quand il les rouvrit, il revit encore les restes de son amante étendus sur la terre à côté de lui : ces joues arrondies et ces lèvres délicates, qui naguère auraient fait honte à la rose par leur fraîcheur, étaient à présent d'une pâleur sépulcrale : et cependant, encore, il régnait sur les traits charmants d'Ianthe un calme admirable et presque aussi attachant que la vie qui jadis les animait : sur son cou et sa poitrine, on voyait des traces de sang, et sa gorge portait les empreintes des dents cruelles qui avaient ouvert ses veines ; les villageois avaient porté le corps, indiquant du doigt ces marques funestes et, comme frappés simultanément d'horreur, s'écrièrent : *Un vampire ! un vampire !* Ils formèrent à la hâte une litière, et placèrent dessus Aubrey à côté de celle qui naguère avait été pour lui l'objet des rêves de félicité les plus flatteurs, mais dont maintenant

la vie venait de s'éteindre dans sa fleur. Aubrey ne pouvait plus retrouver le fil de ses idées, ou plutôt, semblait chercher un refuge contre le désespoir dans une totale absence de pensées. Il tenait, presque sans le savoir, dans sa main, un poignard nu d'une forme extraordinaire qu'on avait ramassé dans la hutte. Bientôt le triste cortège fut rencontré par d'autres paysans qu'une mère alarmée envoyait encore à la recherche de son enfant chérie : mais les cris lamentables que poussait la troupe désolée au moment où ils approchaient de la ville furent pour cette mère et son époux infortuné l'avant-coureur de quelque horrible catastrophe. Décrire l'angoisse de leur attente inquiète serait impossible ; mais quand ils eurent découvert le corps de leur fille adorée, ils regardèrent Aubrey, lui firent remarquer du doigt les indices affreux de l'attentat qui avait causé sa mort, et tous deux expirèrent de désespoir.

La mort de chatterton *par Henry Wallys.*

Aubrey étendu sur sa couche de douleur et en proue à une fièvre ardente, au milieu des accès de son délire, appelait lord Ruthven et Ianthe. Quelquefois il suppliait son ancien compagnon d'épargner celle qu'il aimait. D'autres fois il accumulait les imprécations sur sa tête, et le maudissait comme le destructeur de sa félicité. Lord Ruthven se trouvait justement alors à Athènes ; et, ayant eu connaissance de la triste situation d'Aubrey, pour quelque motif secret, vint se loger sous le même toit, et devint son compagnon assidu. Quand son ami sortit de son délire, il tressaillit d'horreur à l'aspect de celui dont l'image s'était maintenant confondue dans sa tête avec l'idée d'un vampire ; mais lord Ruthven, par son ton persuasif, ses demi-aveux qu'il regrettait la faute qui avait causé leur séparation, et encore plus par les attentions soutenues, l'anxiété et les soins qu'il prodigua à Aubrey, le réhabilita bientôt à sa présence. Lord Ruthven semblait tout à fait changé ; ce n'était plus cet être dont l'apathie avait tant étonné Aubrey ; mais aussitôt que ce dernier commença à faire des progrès rapides dans sa convalescence, il s'aperçut avec chagrin que son compagnon retombait dans son flegme ordinaire, et il retrouva en lui l'homme de leur première liaison, si ce n'est que de temps à autre, Aubrey observait avec surprise que lord Ruthven semblait fixer sur lui un regard pénétrant, tandis qu'un sourire cruel de dédain voltigeait sur ses lèvres. Il se perdait en conjectures sur l'intention de cet affreux sourire, si souvent réitéré.

Lorsqu'Aubrey entra dans la dernière période de son rétablissement, lord Ruthven s'éloignant de plus en plus de lui, semblait exclusivement occupé à contempler les vagues soulevées par la brise rafraîchissante, ou à suivre la marche de ces planètes, qui, ainsi que notre globe, se meuvent autour d'un astre immobile. Il semblait chercher principalement à se soustraire aux yeux de tous.

La tête d'Aubrey avait été très affaiblie par le choc qu'il avait éprouvé. L'élasticité d'esprit, qui avait tant brillé en lui jadis, semblait s'être évanouie pour toujours. Il était maintenant aussi épris de la solitude et du silence que lord Ruthven lui-même. Mais c'est en vain qu'il soupirait après cette solitude ; pouvait-elle exister pour lui dans le voisinage d'Athènes ? La cherchait-il parmi ces ruines qu'il avait jadis fréquentées, l'image d'Ianthe l'y accompagnait comme autrefois ; la cherchait-il au fond des bois, il s'imaginait y voir encore la démarche

légère d'Ianthe, voltigeant au milieu des taillis, à la découverte de la modeste violette ; quand par une transition subite, sa sombre imagination lui représentait son amante, la figure pâle, la gorge soignante, et ses lèvres décolorées, mais qu'un sourire toujours aimable, malgré le trépas, venait encore orner.

Il se détermina enfin à fuir des sites dont chaque trait était, pour sa raison affaiblie, une source de tableaux douloureux. Il proposa à lord Ruthven, qu'il croyait ne devoir point quitter après tous les soins qu'il en avait reçus pendant son indisposition, de visiter ensemble ces parties de la Grèce qui leur étaient encore inconnues à tous deux. Ils partirent donc, et allèrent à la recherche de chaque lieu auquel se rattachait un ancien souvenir ; mais, quoiqu'ils courussent constamment d'une place à une autre, ils ne semblaient cependant, ni l'un ni l'autre, prêter une attention réelle aux objets variés qui passaient sous leurs yeux. Ils entendaient souvent parler de voleurs infestant le pays ; mais, graduellement, ils en vinrent à mépriser ces rapports qu'ils regardaient comme une pure invention de gens intéressés à exciter la générosité de ceux qu'ils défendaient de prétendus dangers. Entre autres occasions, ils voyageaient un jour avec une garde si peu nombreuse qu'elle servait plutôt de guide que de défense. Au moment, cependant, où ils venaient d'entrer dans un étroit défilé bordé de rochers abrupts au fond duquel roulait le lit fougueux d'un torrent, ils eurent raison de regretter leur imprudente confiance ; à peine étaient-ils engagés dans ce pas dangereux qu'une grêle de balles vint siffler à leurs oreilles tandis que les échos d'alentour répétaient le son de plusieurs armes à feu. Bientôt une balle vint se loger dans l'épaule de lord Ruthven qui tomba sous le coup. Aubrey vola à son assistance ; et, ne songeant plus à se défendre ni à son propre péril, se vit bientôt entouré par les brigands. L'escorte, dès qu'elle avait vu tomber lord Ruthven, avait jeté ses armes et mis fin au combat. Par la promesse d'une forte récompense, Aubrey décida les voleurs à transporter son ami blessé à une cabane voisine et, étant convenu avec eux d'une rançon, il ne fut plus importuné de leur présence, les bandits se bornant à surveiller la chaumière jusqu'au retour de l'un d'eux qui alla recevoir, dans une ville voisine, le montant d'une traite qu'Aubrey leur donna sur son banquier.

Les forces de lord Ruthven déclinèrent rapidement ; au bout de deux jours, la gangrène parut et l'instant de sa dissolution sembla s'avancer à grands pas. Sa manière d'être et ses traits étaient toujours les mêmes. On eut dit qu'il était aussi indifférent à la douleur qu'il l'avait été autrefois à tout ce qui se passait autour de lui. Mais, vers la fin de la seconde soirée, il sembla préoccupé de quelque idée pénible ; ses yeux se fixaient souvent sur Aubrey qui, s'en apercevant, lui offrit, avec chaleur, son assistance. *Vous voulez m'assister,* lui dit son ami *! vous pouvez me sauver ! vous pouvez faire plus encore ! Je ne parle pas de ma vie ; je regarde d'un œil aussi insouciant le terme de mon existence que celui du jour prêt à finir ! mais vous pouvez sauver mon honneur, l'honneur de votre ami ! Comment ! oh ! dites-moi comment !* lui répondit Aubrey, *je ferais tout au monde pour vous être utile. Je n'ai que peu de chose à vous demander,* répliqua lord Ruthven. *Ma vie décline rapidement, et il me manque le temps pour vous développer toute mon idée ; mais si vous vouliez cacher tout ce que vous savez de moi, mon honneur serait, dans le monde, à l'abri de toute atteinte ; et si ma mort était ignorée pour quelque temps en Angleterre…* [11] *Je la cacherai,* dit Aubrey ! *Mais ma vie !* s'écria lord Ruthven ! *J'en tairai l'histoire*, ajouta Aubrey… *Jurez donc*, cria son ami expirant, se relevant par le dernier effort d'une joie avide ; *jurez par tout ce que votre âme révère ou redoute ; jurez que pour un an et un jour, vous garderez un secret inviolable sur tout ce que vous savez de mes crimes, et sur ma mort, vis-à-vis de quelque personne que ce puisse être, quelque chose qui puisse arriver, quelque objet qui puisse arriver, quelque objet extraordinaire enfin qui puisse frapper vos regards.* En prononçant ces mots, ses yeux pétillants semblaient sortir de leurs orbites. *Je le jure*, dit Aubrey… et lord Ruthven, retombant sur son chevet avec un éclat de rire horrible, exhala son dernier soupir. Aubrey se retira dans son appartement, pour se reposer ; mais il n'y put trouver le sommeil.

[11] On retrouve ici un schéma très similaire à celui de la nouvelle de lord Byron que nous reproduisons en annexe.

Les circonstances extraordinaires qui avaient accompagné toute sa liaison avec lord Ruthven se pressaient involontairement dans sa mémoire frappée ; et quand il en venait à son serment, un frissonnement irrésistible s'emparait de lui, comme un pressentiment de quelque chose d'horrible qui l'attendait. S'étant levé de bonne heure le lendemain, au moment où il allait entrer dans la chambre où il avait laissé le corps de son ami, il rencontra un des bandits qui le prévint qu'il n'était plus à cette place, et qu'avec l'aide de ses compagnons, il avait transporté le cadavre immédiatement après qu'Aubrey s'était retiré chez lui et, suivant la promesse qu'ils en avaient faite à lord Ruthven, sur le sommet d'une colline voisine, afin de l'y exposer au premier pâle rayon de la lune, qui se lèverait après sa mort. Aubrey, surpris, prit avec lui quelques-uns de ces hommes et se décida à gravir cette colline afin d'y ensevelir, sur le lieu même, son compagnon. Mais quand il eut atteint le faîte de la montagne, il n'y trouva de trace, ni du corps ni des vêtements, quoique les bandits lui assurassent qu'il était sur la roche même où ils avaient déposé les restes de lord Ruthven. D'abord, son esprit se perdit en conjectures sur cet étrange événement ; mais il finit par se persuader, en retournant chez lui, que les voleurs avaient tout simplement enseveli le corps pour s'approprier les vêtements.

Las d'une contrée où il avait rencontré de si terribles catastrophes et où tout semblait conspirer pour approfondir cette mélancolie superstitieuse qui avait frappé son esprit, il prit le parti de s'éloigner de Grèce, et arriva bientôt à Smyrne [12]. Tandis qu'il y attendait un navire pour le transporter à Otrante ou à Naples, il s'occupa de l'inspection des divers effets qui avaient appartenu à lord Ruthven. Entre autres choses, il remarqua une caisse contenant des armes offensives, toutes singulièrement adaptées pour porter une prompte mort dans le sein de ses victimes. Il observa plusieurs poignards ; et, pendant qu'il les retournait dans cet examen, et admirait leurs formes curieuses, quelle fut sa surprise à l'aspect d'un fourreau, dont les ornements étaient exactement du même goût que le poignard ramassé dans la fatale hutte ! Il tressaillit à cette vue ; et se hâtant d'acquérir une nouvelle preuve à l'appui de la présomption qui frappait déjà son âme, il chercha de suite le poignard. Qu'on juge l'horreur qui vint le saisir à la découverte désespérante que l'arme cruelle, quelque extraordinaire que fût sa forme, remplissait justement le fourreau qu'il tenait à la main ! Ses yeux semblaient ne plus demander d'autres témoins pour le confirmer dans son affreux soupçon, et paraissaient ne pouvoir se détacher de l'instrument de mort. Il désirait cependant se faire encore illusion ; mais cette ressemblance d'une forme aussi singulière, cette même variété de couleurs qui ornaient le manche du poignard et le fourreau, et plus que tout cela encore, quelques gouttes de sang empreintes sur l'un et sur l'autre, détruisaient toute possibilité d'un doute. Il quitta Smyrne et, en passant par Rome, son premier soin fut de recueillir quelques informations sur le sort de la jeune personne qu'il avait essayé de sauver de la séduction de lord Ruthven. Ses parents, d'une brillante fortune, étaient désormais dans une extrême détresse. On ne savait ce que leur fille elle-même était devenue depuis le départ de son amant. Il n'eut que trop lieu de craindre que la jeune Romaine eût également succombé au destructeur d'Ianthe.

Tant d'horreurs réitérées avaient enfin désolé le cœur d'Aubrey. Il devint hypocondre et silencieux : son unique soin était d'accélérer la marche des postillons, comme s'il s'agissait d'aller sauver la vie de quelqu'un qui lui fût cher. Bientôt il arriva à Calais ; une brise, qui semblait obéir à ses désirs, le porta promptement à la côte d'Angleterre ; il se hâta de se rendre à l'antique manoir de ses pères et y parut pour quelque temps se perdre dans les tendres embrassements de sa sœur, le souvenir du passé. Si, jadis, ses caresses enfantines l'avaient vivement intéressé, maintenant qu'elle avait atteint sa dix-huitième année, ses manières avaient acquis avec l'âge une nuance plus douce et encore plus attachante.

Miss Aubrey n'avait pas cette grâce brillante qui captive l'admiration et l'applaudissement d'un cercle nombreux. Il n'y avait rien dans sa contenance de cette teinte animée qui n'existe que dans l'atmosphère échauffée d'un salon tumultueux. Son grand œil bleu n'était jamais visité par cette gaieté insouciante qui n'appartient qu'à la légèreté d'esprit ; mais il respirait

[12] Smyrne, tout comme dans la nouvelle de Lord Byron.

cette langueur mélancolique qui provient moins de l'infortune que d'une âme religieusement empreinte de l'attente d'une vie future, et plus solide que notre existence éphémère. Elle n'avait pas cette démarche aérienne qu'un papillon, une fleur, un rien suffit pour mettre en mouvement. Son maintien était calme et pensif. Dans la solitude, ses traits ne perdaient jamais cet air sérieux et réfléchi qui leur était naturel ; mais était-elle près de son frère, tandis qu'il lui exprimait sa tendre affection et s'efforçait d'oublier en sa présence ces chagrins qu'elle savait trop bien avoir détruit sa félicité sans retour, qui aurait voulu échanger alors le sourire reconnaissant de miss Aubrey contre le sourire même de la Volupté ? Ses yeux, ses traits, respiraient alors une céleste harmonie avec les douces vertus de son âme. Elle n'avait pas encore fait sa première entrée dans le monde, ses tuteurs ayant jugé plus convenable de différer cette grande époque jusqu'au retour de son frère pour qu'il pût lui servir de protecteur. Il fut donc maintenant décidé que le cercle qui allait sous peu se tenir à la Cour serait choisi pour son introduction dans la société. Aubrey eût préféré ne pas quitter la demeure de ses ancêtres, et y nourrir cette mélancolie qui le consumait sans cesse. Quel intérêt, en effet, pouvaient avoir pour lui les frivolités des réunions à la mode, après les impressions profondes dont les événements passés avaient empreint son âme ? Mais il n'hésita pas à faire le sacrifice de ses propres goûts à la protection qu'il devait à sa sœur. Ils se rendirent à Londres, et se préparèrent pour le cercle qui devait avoir lieu dès le lendemain de leur arrivée. La foule était prodigieuse. Il n'y avait pas eu de réunion à la Cour depuis longtemps, et tous ceux qui étaient jaloux de briguer la faveur d'un sourire royal étaient là. Tandis qu'Aubrey se tenait à l'écart, insensible à ce qui se passait autour de lui, et que, justement, il venait de se rappeler que c'était à cette même place qu'il avait vu pour la première fois lord Ruthven, il se sentit tout à coup saisi par le bras, et une voix qu'il ne reconnut que trop bien fit retentir ces mots à son oreille : *Souvenez-vous de votre serment !* Tremblant de voir un spectre prêt à le réduire en poudre, il eut à peine le courage de se retourner, quand il aperçut près de lui cette même figure qui avait tellement attiré son attention justement au même endroit, le premier jour de son début dans la société. Il la regarda d'un air effaré jusqu'à ce que ses jambes se refusant presque à le soutenir, il se vit obligé de prendre le bras d'un ami, et, se frayant un chemin à travers la foule, il se jeta dans sa voiture. Rentré chez lui, il arpentait son appartement à pas précipités, et portait ses mains sur sa tête, comme s'il eût craint que la faculté de penser ne s'en échappât sans retour. Lord Ruthven était toujours devant ses yeux : les circonstances se combinaient dans sa tête dans un ordre désespérant ; le poignard, son serment… Honteux de lui-même et de sa crédulité, il cherchait à secouer ses esprits abattus et à se persuader que ce qu'il avait vu ne pouvait exister : un mort sortir du tombeau ! Son imagination seule avait sans doute évoqué du sépulcre l'image de l'homme qui occupait incessamment son esprit ! Enfin, il en vint à se convaincre que cette vision était certainement sans réalité. Quoi qu'il en pût être, il se décida à retourner encore dans la société ; car, quoiqu'il essayât vingt fois de questionner ceux qui l'entouraient au sujet de lord Ruthven, ce nom fatal restait toujours suspendu sur ses lèvres, et il ne pouvait réussir à recueillir aucune information sur l'objet qui l'intéressait si fortement. Quelques soirées après, il conduisit encore sa sœur à une brillante assemblée, chez quelqu'un de ses parents. La laissant sous la protection d'une dame d'un âge respectable, il se plaça lui-même dans un coin isolé des appartements ; et là, se livra tout entier à ses tristes pensées. Un long temps s'écoula ainsi, et enfin il s'aperçut qu'un grand nombre de personnes avaient déjà quitté les salons ; abandonnant son état de stupeur, et entrant dans une pièce voisine, il y vit sa sœur environnée de plusieurs personnes avec qui elle paraissait en conversation soutenue ; il s'efforçait de s'ouvrir route jusqu'à elle, et venait de prier une personne devant lui de le laisser passer, quand cette personne, se retournant, lui montra les traits qu'il abhorrait le plus au monde. Tout hors de lui-même, à cette fatale vue, il se précipita vers sa sœur, la saisit par la main, et, à pas redoublés, l'entraîna vers la rue. Sur le seuil de l'hôtel, il se trouva arrêté quelques instants par la foule de domestiques qui attendaient leurs maîtres ; et tandis qu'il traversait leurs rangs, il entendit cette voix qui ne lui était que trop bien connue, faire résonner à son oreille ces mots terribles : *Souvenez-vous de votre serment !* Éperdu, terrifié, il n'osa

pas même lever les yeux autour de lui ; mais, accélérant la marche de sa sœur, il s'élança dans sa voiture, et bientôt fut chez lui.

Le désespoir d'Aubrey alla dès lors frapper aux portes de la folie. Si, jusqu'alors, son esprit avait été absorbé par un seul objet, combien en devait-il être frappé plus profondément, à présent que la certitude que le monstre était encore vivant le poursuivait sans relâche. Il était devenu insensible aux tendres attentions de sa sœur et c'était en vain qu'elle le suppliait d'expliquer la cause du changement subit qui s'était opéré en lui. Il ne lui répondait que par quelques mots entrecoupés, et ce peu de mots toutefois suffisait pour porter la terreur dans l'âme de sa sœur. Plus Aubrey réfléchissait à tout cet horrible mystère et plus il s'égarait dans son cruel labyrinthe. L'idée de son serment le faisait frémir. Que devait-il faire ? Devait-il permettre à ce monstre de porter son souffle destructeur parmi toutes les personnes qui lui étaient chères sans arrêter d'un seul mot ses progrès ? Sa sœur, même, pouvait avoir été touchée par lui ! Mais quoi ? Si même il osait rompre son serment, et découvrir l'objet de ses terreurs, qui y ajouterait foi ? Quelquefois, il songeait à employer son propre bras pour débarrasser le monde de ce scélérat. Mais l'idée que lord Ruthven avait déjà triomphé de la mort l'arrêtait. Pendant nombre de jours, il resta plongé dans cet état de marasme. Enfermé dans sa chambre, il ne voulait voir personne, et ne consentait même à prendre quelque nourriture que lorsque sa sœur, les larmes aux yeux, venait le conjurer de soutenir son existence par pitié pour elle. Enfin, incapable de supporter plus longtemps la solitude, il sortait de chez lui et courait de rue en rue, comme pour échapper à l'image qui le suivait si obstinément. Insouciant quant aux vêtements dont il couvrait son corps, il errait çà et là, aussi souvent exposé aux feux dévorants du soleil de midi qu'à la froide humidité des soirées. Il devint méconnaissable ; d'abord il rentrait chez lui pour y passer la nuit ; mais bientôt il se couchait sans choix, partout où l'épuisement de ses forces l'obligeait de prendre quelque repos. Sa sœur, inquiète des dangers qu'il pouvait courir, voulut le faire suivre ; mais Aubrey laissait promptement derrière lui ceux qu'elle avait chargés de cet emploi, et échappait à ses surveillants plus vite qu'une pensée ne nous fuit. Il changea néanmoins tout d'un coup de conduite. Frappé de l'idée que son absence laissait ses meilleurs amis, sans le savoir, dans la société d'un être aussi dangereux, il se décida à paraître de nouveau dans le monde et à veiller de près lord Ruthven, avec l'intention de prévenir, en dépit de son serment, toutes les personnes dans l'intimité desquelles il chercherait à s'immiscer. Mais lors qu'Aubrey entrait dans un salon, son regard effaré et soupçonneux était si remarquable, ses tressaillements involontaires si visibles, que sa sœur se vit à la fin réduite à le solliciter de s'abstenir de fréquenter, uniquement par condescendance pour elle, un monde font la seule vue paraissait l'affecter si fortement. Quand ses tuteurs s'aperçurent que les conseils et les prières de sa sœur étaient inutiles, ils jugèrent à propos d'interposer leur autorité ; et craignant qu'Aubrey ne fût menacé d'une aliénation mentale, ils pensèrent qu'il était grandement temps qu'ils reprisent la charge qui leur avait été confiée par ses parents.

Désirant ne plus avoir à craindre pour lui le renouvellement des souffrances et des fatigues auxquelles ses excursions l'avaient souvent exposé, et dérober aux yeux du monde ces marques de ce qu'ils nommaient folie, ils chargèrent un médecin habile de résider auprès de lui pour le soigner, et de ne le jamais perdre de vue. À peine Aubrey s'aperçut-il de toutes ces mesures de précaution, tant ses idées étaient absorbées par un seul et terrible objet. Renfermé dans son appartement, il y passait souvent des jours entiers dans un état de morne stupeur dont rien ne pouvait le retirer. Il était devenu pâle, décharné ; ses yeux n'avaient plus qu'un éclat fixe. Le seul signe d'affection et de réminiscence qu'il déployait encore était à l'approche de Miss Aubrey. Alors, il tressaillait d'effroi, et, pressant les mains de sa sœur avec un regard qui portait la douleur dans son cœur, lui adressait ces mots détachés : *Oh ! ne le touchez pas ! Par pitié, si vous avez quelque amitié pour moi, n'approchez pas de lui !* Et cependant, quand elle le suppliait de lui indiquer du moins de qui il parlait, sa seule réponse était : *Il est trop vrai ! il est trop vrai !* et il retombait dans un affaiblissement dont elle ne pouvait plus l'arracher. Cet état pénible dura nombre de mois ; cependant, lorsque l'année

fatale fut sur le point d'être écoulée, l'incohérence de ses manières devint moins alarmante ; son esprit parut être dans des dispositions moins sombre, et ses tuteurs observèrent même que plusieurs fois par jour, il comptait sur ses doigts un nombre déterminé, tandis qu'un sourire de satisfaction s'épanouissait sur ses lèvres.

L'an était presque passé quand, le dernier jour, un de ses tuteurs étant entré dans son appartement entretint le médecin du triste état de santé d'Aubrey et remarqua combien il était fâcheux qu'il fût dans une situation aussi déplorable, tandis que sa sœur devait se marier le lendemain. Ces mots suffirent pour réveiller l'attention d'Aubrey ; et il demanda avec empressement, *À qui ?* Son tuteur, charmé de cette marque de retour de sa raison dont il craignait qu'il n'eût été à jamais privé, lui répondit, *Avec le comte Marsden*. Pensant que c'était quelque jeune noble qu'il avait rencontré en société, mais que sa distraction d'esprit ne lui avait pas permis de remarquer dans le temps, Aubrey parut fort satisfait, et surprit encore davantage son tuteur, par l'intention qu'il exprima d'être présent aux noces de sa sœur, et son désir de la voir auparavant. Pour toute réponse, quelques minutes après, sa sœur était près de lui. Il sembla être redevenu sensible à son sourire aimable, la serra contre son cœur et pressa tendrement de ses lèvres ses joues humides de larmes de plaisir que lui causait l'idée que son frère avait retrouvé toute son affection pour elle. Il lui parla avec chaleur et la félicita vivement sur son union avec un personnage d'une naissance aussi distinguée et aussi accompli, lui avait-on dit, quand, soudain, il remarqua un médaillon sur son sein. L'ayant ouvert, quelle fut son horrible surprise à la vue des traits du monstre qui, depuis si longtemps, avait un tel ascendant sur son existence. Il saisit le portrait dans un accès de rage et le foula aux pieds ; et, comme sa sœur lui demanda pourquoi il détruisait l'image de l'homme qui allait devenir son mari, il regarda d'un air effaré, comme s'il n'avait pas compris sa question ; et alors, lui serrant les mains, et jetant sur elle un coup d'œil désespéré et frénétique, il la supplia de lui promettre, sous serment, qu'elle n'épouserait jamais ce monstre ; *car il*... Mais, là, il fut contraint de s'interrompre, comme si la voix fatale lui recommandait encore de se rappeler son serment. Il se retourna brusquement, pensant que lord Ruthven était là, mais ne vit personne. Cependant, les tuteurs et le médecin qui avaient entendu tout ce qui s'était passé, et qui s'imaginèrent que c'était un retour de désordre d'esprit, entrèrent tout à coup, et, l'éloignant de sa sœur, la prièrent de quitter la chambre. Il tomba sur ses genoux, et les conjura de différer la cérémonie, ne fût-ce que d'un seul jour. Mais eux, supposant que tout cela n'était qu'un pur accès de folie, s'efforcèrent de le tranquilliser, et se retirèrent. Lord Ruthven, dès le lendemain du cercle de la Cour, s'était présenté chez Aubrey ; mais la permission de le voir lui avait été refusée ainsi qu'à tout le monde. Lorsqu'il apprit, peu de temps après, l'état alarmant de sa santé, il sentit immédiatement que c'était lui qui en était la cause ; mais quand on lui dit qu'Aubrey paraissait être tombé en démence, il eut peine à cacher sa triomphante joie à ceux qui lui donnaient cette information. Il se hâta de se faire introduire auprès de miss Aubrey ; et, par une cour assidue, et l'intérêt qu'il semblait prendre sans cesse à la déplorable situation de son frère, il réussit à captiver son cœur. Qui, en effet, aurait pu résister à ses pouvoirs de séduction ? Sa langue insinuante avait tant de fatigues, de dangers inconnus à raconter ; il pouvait, avec tant d'apparence de raison, parler de lui-même comme d'un être absolument différent du reste du genre humain, et n'ayant de sympathie qu'avec elle seule, il avait tant de motifs plausibles pour prétendre que ce n'était que depuis qu'il pouvait savourer les délices de sa voix charmante, qu'il commençait à perdre cette insensibilité pour l'existence qu'il avait dénotée jusqu'alors. Enfin, il savait si bien mettre à profit l'art dangereux de la flatterie, ou du moins tel était l'arrêt de la destinée, qu'il conquit toute sa tendresse. Dans ce même temps, l'extinction d'une branche aînée lui transmit le titre de comte de Marsden ; et dès que son union avec miss Aubrey fut convenue, il prétexta des affaires importantes qui l'appelaient sur le continent, afin de presser la cérémonie, nonobstant l'état affligeant du frère, et il fut décidé que son départ aurait lieu le jour même de son mariage. Aubrey ayant été abandonné à lui-même par ses tuteurs, et même par son médecin, essaya de corrompre, à force de présents, les domestiques, mais en vain. N'ayant pu obtenir

qu'ils le laissassent sortir, il demanda une plume et du papier, et il écrivit à sa sœur, la conjurant, par considération pour sa propre félicité, son honneur et celui de ses parents renfermés dans la tombe, de différer seulement de quelques heures une union qui devait être accompagnée des plus grands malheurs. Les domestiques lui promirent de remettre la lettre à sa sœur ; mais ils la portèrent au médecin qui jugea plus convenable de ne pas la chagriner davantage par ce qu'il considérait comme de purs actes de démence.

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :

Editions Humanis

http://www.editions-humanis.com